

à quoi sert la biennale de Paris ?

CATHERINE MILLET

Entendons-nous. Je ne pose pas la question par gauchisme attardé, goût gratuit de la polémique, haine des institutions. Je crois au rôle spécifique de ces dernières ; j'ai gardé un bon souvenir de ma collaboration, par deux fois, à cette Biennale. En fait, ma demande serait plutôt : à quoi sert la Biennale des Jeunes de Paris, la Biennale des moins de 35 ans, quand la précipitation des musées fait que l'on peut avoir à 30 ans sa rétrospective, quand de l'avis général les « audaces » les plus récentes ont toutes un petit air de déjà vu, quand les « jeunes » se découvrent massivement des vocations d'antiquaires, quand on proclame dans tous les milieux jusqu'alors consacrés à la recherche, la fin des avant-gardes ?

Lorsqu'il préfaça en 1959 la première Biennale de Paris, Raymond Cogniat, alors son délégué général, lui attribua une double vocation. Elle était encore portée par l'immense besoin de rencontres et d'échanges internationaux qui avait caractérisé l'après-guerre. Par rapport aux manifestations aînées de Venise et de Sao Paulo, lieux de consécration, elle proposait de s'ouvrir « aux incertitudes et aux espoirs », c'est-à-dire aux expériences des plus jeunes, des « nouveaux venus ». De fait, on allait traverser vingt ans d'avant-gardisme acharné. De deux ans en deux ans, on allait enregistrer les soubresauts du pendule de l'Histoire. On n'exposerait plus, on poserait des pions pour damer le leur aux générations précédentes. Rauschenberg, Klein, Tinguely furent les têtes chercheuses de la Biennale de 1959. En 1961, on dut créer une section spéciale pour répondre à l'idéologie montante du Travail d'Equipe. 67 fut l'année du « coup » BMPT (Buren, Mosset, Parmentier, Toroni), 69 du triomphe de l'EAT (Experiments in Art and Technology). 1971, la Biennale soutint le choc de l'art conceptuel contre l'hyperréalisme.

la fin des mots d'ordre

Dans les années qui suivirent, la Biennale mit encore en évidence la lame de fond abstraite des années 70, tout en s'adaptant fort bien à l'explosion des nouveaux media. Et puis l'impression d'un courant dominant qui emporte tout sur son passage se dissipa. On commença à ne plus pouvoir distribuer d'étiquettes. Le public pensa peut-être que les membres de la commission de sélection manquaient de critères. C'était les artistes eux-mêmes qui se détournaient des mots d'ordre de l'avant-garde. Le fait que la biennale mette l'accent cette année sur des œuvres qui s'écoulent plus qu'elles ne se regardent, me semble être le symptôme de la crise traversée aujourd'hui par les arts plastiques.

Après 68, toutes les grandes institutions s'étaient vues contraintes à l'auto-critique. Venise, par exemple, avait dû ranger ses couronnes de laurier, casser les piédestaux. A Paris, on avait transformé le mode de sélection. On avait voulu en finir avec les représen-

tations nationales qui ont le défaut d'être des représentations officielles. Mais par la suite, insensiblement, sans que les anciens contestataires aient la possibilité de le remarquer, l'ordre ancien s'est rétabli. Sans revenir au système des prix, Venise, dans les pavillons nationaux, retrouve un peu de sa vocation de consécration. A nouveau Paris fonctionne sur le principe des sélections par pays et, concernant la section française, sur celui des commissions multiples. Un peu comme si le retour aux anciennes structures venait corroborer le sentiment de nostalgie, d'assagissement, de sécurité qui caractérise en ce moment le milieu de la peinture.

Aussi ai-je l'impression que Georges Boudaille qui, depuis 1971, en tant que délégué général, porte cette Biennale à bout de bras, las du ronronnement, a décidé de profiter du 10 mai 81 pour refaire, chez lui, un petit 68. On critique tout et on repart à 0. Objectif : 1984, avec une nouvelle définition de la manifestation, de nouveaux locaux et, espérons-le, un budget à la hauteur de la nouvelle ambition.

Normalement, le gouvernement devrait comprendre la nécessité de donner enfin à Paris les moyens d'une vaste rencontre internationale. On se plaint suffisamment du dépérissement de l'activité artistique en France, pour ne pas voir que cette manifestation en serait le seul correctif véritablement efficace. Il est vrai qu'il faut auparavant faire un peu évoluer les mentalités, décriper les susceptibilités, en fait sortir le français de la paranoïa dans laquelle il s'est réfugié depuis que l'Ecole de Paris ne dicte plus sa loi au monde. On a un peu tendance ici à penser que si le marché américain est puissant, acquiné avec les allemands et les italiens, que si les petits musées hollandais sont plus dynamiques que notre gros Beaubourg, cela vérifie automatiquement que tous nos artistes sont des génies méconnus !

Il relève du rôle de l'Etat de soutenir ses artistes et d'aider à leur promotion. En organisant chez lui une grande exposition, il force les regards étrangers à prendre en considération l'actualité en France, il insère les artistes dans le jeu des confrontations internationales, il leur facilite surtout, ce qui est capital, l'information. Cela demande quelque investissement et l'acceptation de certains risques mais se révélera obligatoirement plus habile que d'imposer de force les artistes français sur des terrains plus ou moins bien appropriés (ainsi la récente expérience de *Statement One* qui parachuta une vingtaine d'artistes dans les galeries new yorkaises) ou de dénigrer systématiquement dans des discours les autres cultures...

Pour préparer la nouvelle biennale, différentes commissions vont être créées. Une enquête sera réalisée cette année auprès du public. Des personnalités du monde de l'art mais aussi d'autres mondes... seront consultées. Méthode scientifique et souci démocratique.

respectables. Ceci dit, je ne suis pas sûr que la démocratie soit la meilleure façon de procéder en matière artistique. Pendant que Cézanne fabriquait ses perspectives bancaires, qu'aurait donné une enquête auprès des visiteurs du Salon ? Je ne crois pas non plus que l'opinion de Zola lui-même aurait été tellement pertinente. Depuis toujours, l'un des défauts de la Biennale était de disperser les responsabilités dans des commissions trop larges, trop nombreuses, où l'on passe son temps à s'échanger des politesses plutôt qu'à opérer un choix cohérent. Ce n'est qu'au travers du total engagement de son responsable ou d'un petit groupe de commissaires réunis autour de lui, que la Biennale recouvrera une image forte.

Dores et déjà, Boudaille songe à organiser la nouvelle Biennale selon deux axes qui sont une exposition thématique et une exposition qui montrerait les recherches des jeunes artistes en dégageant les filiations dont ils sont issus, en les situant dans un système analogique. Cette dernière idée va tout à fait dans le sens du caractère évidemment référentiel de la peinture aujourd'hui, de la remise en cause de l'Histoire linéaire.

la vitesse des ondes

L'intention est enfin de développer le caractère « multimedia » de la manifestation. Après s'être promené devant les sages alignements de tableaux présentés cette année à Venise comme à Cassel, on est en droit de penser que cela peut être la vraie originalité de Paris. C'est pour ne pas avoir admis cette évidence, à savoir que le cinéma, la photographie, la vidéo, la performance, danse et musique, se sont emparés des éléments propres à la peinture (et parfois l'inverse), que les expositions nous présentent bien souvent 80 % de compositions et d'images figées dans leur formalisme. Ces expositions ne font que suivre le marché qui, passé l'enthousiasme des années 70 pour les nouveaux media, découvre qu'il est finalement mieux adapté au commerce des objets traditionnels qu'aux supports aléatoires et éphémères. Quel autre lieu alors qu'une institution comme la Biennale pourrait les diffuser ?

Il y a de fortes chances pour que les 20 000m² de la grande halle de la porte de Pantin accueillent, au printemps 84, une méta-biennale. Les architectes chargés de son aménagement travaillent déjà en coordination avec Georges Boudaille. Des lieux spécifiques seront ainsi prévus et réalisés pour chaque forme d'expression, de la cimaise classique au studio de radio, à la salle de vidéo. Mais déjà, ce mois d'octobre 82, Radio-Biennale émet sur les ondes de Radio Nova et des artistes américains, grâce au procédé du *slow scan*, envoient à la biennale, par téléphone, des images qui, sans cela, n'auraient pas pu y figurer. Les ondes hertziennes vont plus vite que les mouvements de repli que connaît de temps en temps le milieu des esthètes. ■